

« Un très bel hommage au talent et à la destinée tragique du poète Thierry Metz » Cineuropa

THIERRY METZ

L'HOMME QUI PENCHE

UN FILM DE
MARIE-VIOLAINE BRINCARD
OLIVIER DURY



AU CINÉMA LE 8 DÉCEMBRE

2020 · 95 MIN · COULEUR 1 : 1.33 · SON 5.1



« Pour moi la poésie est une évidence. Mais je crois que pour beaucoup de gens, elle représente un bloc, une sorte de montagne insurmontable parce que l'époque ne comprend pas qu'elle est capable d'accueillir la poésie, de la vivre en elle.

Les gens ne vivent que des difficultés ; on les oblige à ne vivre que du dérisoire, du passager, de l'éphémère comme si cette autre vie n'avait pas de valeur ou n'en avait que très peu par rapport à du travail ou à des relations conventionnelles.

Je crois que c'est cette difficulté-là que les gens n'arrivent pas à surmonter devant la poésie qui est un bateau en liberté, un bateau ivre. »

Thierry Metz
Entretien sur Radio Bulle, Agen, 1990

« Il faut lire Le Journal d'un manœuvre de Thierry Metz
Ce livre est un chef-d'œuvre
Paru chez L'Arpenteur de Gallimard dans les années 1990 [...]
Plus que de l'épure
Cette langue
Ce vers quoi je voudrais tendre
Ces mots
Ce silence du travail [...]
Son livre
Vers la fin
Ce qui résume
Peu ou prou
Mon travail à l'usine
"On aura fini dans les temps.
Voilà.
C'est tout ce qu'on peut dire.
Ici." »

Joseph Ponthus
À la ligne - Feuilletts d'usine.
Éditions de La Table Ronde, 2019



// SYNOPSIS

Thierry Metz, ouvrier et poète, s'est suicidé le 16 avril 1997 à Bordeaux. Il avait transformé chaque étape de vie en matériau poétique. Certains de ses contemporains le voient comme l'un des plus grands poètes français du XXème siècle.

Pour raconter la vie de Thierry Metz, *L'Homme qui penche* sillonne les paysages et les textes du poète, crée une résonance entre deux formes, poésie et cinéma. Ce sont aussi les personnes sur lesquels il a écrit qui traversent le film : manœuvres, saisonniers, et patients d'un hôpital psychiatrique.

// ENTRETIEN AVEC // MARIE-VIOLAINE BRINCARD // ET OLIVIER DURY

Comment et à quel moment de votre parcours avez-vous rencontré Thierry Metz et son œuvre de poésie ?

MARIE-VIOLAINE BRINCARD L'Homme qui penche c'est un livre de chevet pour moi depuis des années. La première édition est un tout petit livre que j'avais toujours dans la poche, je le relisais indéfiniment et à chaque fois il y avait quelque chose d'autre qui émergeait. Je trouvais que c'était une écriture qui est une proposition à la fois sonore et visuelle, qui ouvre un champ d'images assez incroyables, déjà une proposition de cinéma. L'Homme qui penche, c'est tout Thierry Metz pour nous.

OLIVIER DURY Par contre, quand on a commencé, au tout début, assez vite on s'est dit que l'on allait essayer de faire « plus grand » qu'un seul recueil. On a commencé à travailler sur le projet il y a 5 ou 6 ans maintenant.

Du choix d'un seul livre au début, vous avez ouvert sur l'homme et ce qui reste de L'Homme qui penche, c'est un lieu, le centre hospitalier, comme le chantier est le lieu du Journal d'un manoeuvre...

MVB Il y a le lieu imaginaire qui est le chantier : on a cherché un chantier dans cette région qui n'est bien évidemment pas le chantier du Journal d'un manoeuvre, et on se rapproche après de ces lieux qui sont « ses »



lieux. Les premiers repérages, c'est la maison. C'est le premier lieu que j'ai vu, avec Françoise et Guillaume, sa veuve et son fils aîné, et ils n'y étaient pas retournés depuis vingt ans. Et cette maison avait été abandonnée depuis vingt ans également. C'était un moment hyper fort. Je crois beaucoup à ces premiers moments, où tu te retrouves là dans ce jardin complètement abandonné, avec tous les drames qui ont aussi habité ce lieu, et après on a traversé cette route qui est devant la maison, et on s'est éloigné pour aller dans les champs où ils avaient l'habitude de marcher avec les enfants, et plus on s'éloignait, plus le bruit des voitures, plus le bruit de la ville s'estompait, et moi j'avais l'impression d'entrer en poésie, d'entrer dans ses paysages. Dans tous ses poèmes, Thierry Metz marche beaucoup, il y a une forte présence de la nature, alors qu'en réalité il restait beaucoup enfermé dans sa maison.

C'est un peu sa propre voix que l'on entend dans le film, à travers la lecture des textes. Comment s'est imposée pour vous cette voix off uniquement composée à partir d'extraits de sept livres ? (*Sur la table inventée ; Le Journal d'un manoeuvre ; Entre l'eau et la feuille ; Lettres à la bien-aimée ; Carnet d'Orphée et autres poèmes ; Terre ; L'Homme qui penche*)

OD On a cherché avec plusieurs comédiens mais ça ne nous plaisait pas, et on s'est aussi rendu compte du travail que cela représentait.

MVB Et l'un des comédiens a fini par dire à Olivier : mais pourquoi pas ta voix ?

OD Au mixage, on a dû aussi travailler à faire que cette voix ne soit pas écrasante, mais soit pleinement intégrée au monde du film. Elle est là, sur les images, mais elle est dans l'univers du film, à la bonne distance. Elle a été dite et enregistrée différemment pour chaque lieu.

Les cartons ont un statut fort. Ils sont plus qu'une simple indication biographique. Il y a une graphie aussi. Quel statut leur accordez-vous au moment du montage ?



**Est-ce que l'on peut aussi les appréhender
comme des plans en tant que tel ?**

OD Il faut ce minimum d'informations pour comprendre un peu qui écrit ces textes, ou de quoi ça parle. On a essayé de trouver une durée juste, longue, pour que ça devienne éventuellement un plan, que l'on puisse le lire tranquillement, en relire un bout si l'on a envie... Que ce ne soit pas un intertitre.

MVB Chez lui il y a un engagement politique dans la création, pour dire : « Je n'embrasserai aucune carrière, jamais je ne serai au-dessus des autres. » Les cartons font exister un peu cette personnalité, sans non plus trop détailler l'intimité. On donne des pistes, avec pudeur. On entre tout de même dans une vie très douloureuse.

**Comment avez-vous abordé ce jeu continu
entre les images et la voix d'Olivier, elle-
même entrelacée avec les sons ambiants
(le chant des oiseaux, le souffle du vent
dans les arbres, les bruits de chantier, le
passage d'un train ou d'une voiture) ?**

OD On a toujours filmé sans les textes. On était habité par les textes, mais on ne cherchait pas à faire un plan parce qu'il aurait pu illustrer tel poème... Ça s'est donc fait au montage : des résonances entre le texte et l'image sur le même plan, des résonances avant et après...

MVB ... des images qui deviendraient des textes et des textes des images. Ça a été très long au montage, c'est aussi pour ça que l'on a monté pendant deux ans.

OD C'est toujours un peu compliqué de faire un film sur un écrivain, un peintre, un musicien, donc on s'est toujours posé la question pendant l'écriture : comment ne pas « l'imiter », pas au sens de faire comme lui (on en sera bien incapable) mais essayer juste de « trouver un chemin au croisement de nos voies ». Ce que l'on a essayé de faire, c'est ça. Nous, notre façon de filmer, ces plans calmes, plutôt longs... et de trouver le moyen que les deux dialoguent...

**Les images et les sons viennent creuser le
texte de Thierry Metz... On accède à une**



nouvelle profondeur des textes, mais une profondeur qui serait reliée à un présent, celui que vous filmez, que vous enregistrez, et c'est parce que le spectateur est placé face à ce présent que les textes gagnent encore en intensité...

MVB Oui, d'ailleurs, Olivier a toujours dit ça, que c'était un film au présent, et que ce qui nous intéressait était de faire résonner aujourd'hui, maintenant, cette écriture des années 90. Il fallait aussi que les espaces filmés montrent ces articulations intérieur / extérieur, dehors / dedans, qui sont très présentes dans son écriture.

Le Journal d'un manœuvre tient une grande place dans le film, c'est ce recueil qui semble « bâtir » le film, lui donner ses fondations. Après *Si j'existe*, je ne suis pas un autre (Marie-Violaine Brincard, Olivier Dury, 2013) en quoi cela compte particulièrement pour vous de filmer le

travail, de filmer ce qui est en chantier, à l'œuvre, ce qui est en construction ?

MVB Par rapport à *Si j'existe...*, ce qui nous intéresse vraiment c'est la question du processus, les moments de transformation, quand il y a ce mouvement... Évidemment, on parle de création. Si *Le Journal d'un manœuvre* tient une place importante, même si ça n'a pas été forcément pensé comme ça, c'est que toutes les images de Thierry Metz jusqu'à la fin de sa vie sont des images qui viennent de là. Il va parler du « chantier des mots ». C'est sa première expérience de mots et de travail : c'est le manœuvre, celui qui fait le sale boulot, « l'invisible des invisibles ».

Comment avez-vous abordé les scènes tournées sur le chantier ? Sur le chantier, le manœuvre qui empile les moellons finit par exister plus que toutes les autres personnes filmées, mais le temps d'une seule scène.

OD C'est sans doute un peu lié à la durée du plan. Mais sur le chantier, c'est lui qui fait le boulot le plus proche de ce que Thierry Metz décrit. C'est le manœuvre. Ce plan-là, c'est un plan de manœuvre. C'est le plan le plus long du film pour que l'on comprenne ou que l'on ressente un tout petit peu de ce que c'est que faire ces gestes-là toute la journée.

MVB On a été très touché d'entendre certains des premiers spectateurs du film nous dire qu'ils avaient eu l'impression de voir Thierry Metz dans chacune des personnes.

Il y a une vraie dramaturgie du chantier, le plan du manœuvre développe une histoire...

OD L'une des histoires de ce plan, c'est le chef du chantier qui est omniprésent dans Le Journal d'un manœuvre, mais que l'on a laissé hors-champ dans le film. Quand ce plan arrive, cela fait déjà plusieurs plans que le personnage du chef se construit sans qu'on ne le voie jamais, il donne les ordres, il gueule. Et là c'est sans doute le plan le plus signifiant de ce rapport entre les hommes, parce que sa voix est hors-champ, mais il est présent juste à côté. On peut sentir la tension entre les hommes alors que lui n'apparaît pas dans le plan. Et ce que cela produit sur cet homme fatigué...

Dans le centre hospitalier, l'approche était différente ?

MVB On a été nous-mêmes surpris, parce qu'on y a passé trois semaines, à l'intérieur du pavillon Charcot. Et la rencontre avec ces personnes a été une expérience humaine tellement forte que l'on a quasiment construit un film parallèle. Mais c'est beaucoup plus difficile de faire résonner de la littérature sur des hommes dont le visage ou le corps te raconte parfois une autre histoire.

OD Par rapport à toutes ces figures, que ce soit sur le chantier ou à l'hôpital, le minimum que l'on s'était fixé était que chacun ait un plan pendant lequel il existe pleinement, un plan qui soit juste, qui dise quelque chose d'eux, de leur travail.

Ce sont des moments qui vous ont touché : ce sont des moments qui auraient pu aussi toucher Thierry Metz ? Le regard derrière la caméra semble double : à la fois votre point de vue, et le regard qu'aurait pu

avoir Thierry Metz sur le monde, la nature, les autres...

MVB Je pense que nos regards se confondent pas, mais je pense que quand il était dans cet hôpital, il observait ces personnes, et il essayait de les écrire. Nous on a essayé de les filmer. Il y a quelque chose de l'ordre d'une même attention à l'autre, à celui qui est là, dans notre champ de vision, à comment il est, et il y a aussi l'importance de lier quelque chose avec la personne. Il y a une confiance à gagner avant de filmer, sur le chantier, comme à l'hôpital. Il y a ce lien donc, mais il y a aussi cette volonté de magnifier ces personnes par l'écriture ou par un plan.

Ce point de vue de Thierry Metz, dont on entendrait la voix, est-ce le point de vue d'un mort revenu sur les lieux pour les revisiter ? Le film fait entendre le piano qu'il a acheté (un prélude de Bach semble être joué dans la maison), on suit un homme (Thomas Metz, l'un de ses fils) dans les sous-bois sans pouvoir l'identifier... Et en même temps le film ne cesse de faire du poète un homme bien vivant.

MVB On n'a jamais connu Thierry Metz, donc oui, on l'a beaucoup cherché en fait. On a cherché sa présence à travers tous ces signes, au cours de l'enquête qui a précédé le tournage. Comment le rendre présent alors même qu'il n'est plus là, mais à travers d'autres que lui-même, mais à travers ses textes... et par d'autres fantômes aussi. J'ai été frappé par le fait que la bien-aimée existe tellement dans les textes de Thierry Metz que j'ai l'impression de la voir. Je préfère l'imaginer, et d'ailleurs quand j'ai rencontré Françoise, elle ne me connaissait pas, mais moi je l'avais déjà rencontrée à



travers les textes. Ce côté légendaire... Françoise est nimbée de poésie.

Dans Le Journal d'un manœuvre, Thierry Metz compare les gestes du manœuvre aux mouvements d'un oiseau. Thierry Metz (comme de nombreux poètes) aurait voulu accéder à la légèreté de l'oiseau (de nombreux passages du Journal en témoignent, et votre film s'ouvre et se referme sur cette image). Comment avez-vous abordé cette idée cinématographiquement ?

MVB Thierry Metz écrit souvent qu'il a le point de vue de l'oiseau. Il en parle extrêmement souvent, dans des entretiens aussi. Il était complètement athée mais c'est une poésie que les chrétiens adorent, avec cette idée d'âme, d'oiseau (on représente le Saint-Esprit par un oiseau), c'est une poésie qui est très « spiritualiste ». On a beaucoup cherché les oiseaux, ils sont là aussi au son, dans des battements d'ailes... Il y a un entretien dans lequel il dit que s'il n'avait pas eu la poésie dans sa vie, il lui aurait manqué des ailes pour voler. L'oiseau est très très présent dans les textes, les pigeons, un oiseau mort...

Le film semble ne jamais perdre la trace des moments les plus heureux, malgré la fin tragique du poète. Votre film est-il une manière de dépasser la biographie pour recréer une Arcadie rêvée par Thierry Metz ? La famille avant la mort de l'enfant, le travail, le groupe, la pauvreté heureuse...

MVB Finalement, ce qui nous intéresse, c'est surtout la création, l'écriture. C'est comment cette écriture lui

a permis d'être un refuge, comment elle lui a permis de vivre jusqu'au moment où il a décidé de cesser. C'est le fil qui le tient. Nous, on voulait vraiment que le film ne soit pas lourd ou pesant. C'est l'idée de Jean Grosjean dans la préface du Journal, aller chercher la lumière dans l'ombre. Je crois que c'est un film pour redonner une place à la langue, aux mots, à la pensée, à la lecture, à la poésie, à toutes ses choses invisibles qui ne seraient aujourd'hui soi-disant pas nécessaires... C'est aussi une poésie du quotidien. Dans notre quotidien, il y a des instants de poésie, dans un chantier aussi, dans un hôpital psychiatrique... Thierry Metz, qui était quelqu'un de complètement autodidacte, avec une culture faramineuse, ciselait la langue dans un rapport très particulier à ce travail, toujours dans le désir de restituer aux mots leur pouvoir de suggestion et d'imaginaire.

OD Sa recherche de simplicité, d'épure fait que ses recueils sont accessibles à tous. Avec son écriture qui repose sur des mots simples, il arrive à faire passer beaucoup de choses très grandes. On a essayé que le film soit simple lui aussi, à cette image, en faisant le choix de la clarté (un recueil après l'autre, de façon chronologique) et en retirant, un peu comme il le faisait, tout ce qui ne sert à rien, ce qui va faire joli, et ne garder que ce qu'il raconte.

MVB C'est aussi un film d'équipe, donc qui existe grâce à un groupe de personnes. On a beaucoup appris avec chacun, notre ingénieur du son, notre monteur... Au cinéma, le générique rappelle le travail de l'équipe, mais sur un chantier, il y a juste l'architecte et le maître d'œuvre qui sont mentionnés en général.

Cet entretien a été réalisé par Damien Truchot le 17 novembre 2020.



// L'HOMME QUI PENCHE, // PRIX & SÉLECTION

2020 Jihlava International Documentary Film Festival- Jihlava (République tchèque) - Mention spéciale

2020 Cinéma du réel - Paris (France) - Sélection française

2020 Doclisboa – Lisbonne (Portugal) - Section Mouvements

2021 Vilnius Documentry Film Festival (Lituanie) - Sélection officielle

// MARIE-VIOLAINE BRINCARD, // OLIVIER DURY, RÉALISATION

Agrégée de lettres modernes et diplômée d'un master 2 de réalisation audiovisuelle, Marie-Violaine Brincard enseigne la littérature et le cinéma. Elle réalise son premier film en 2010 au Rwanda, Au nom du Père, de tous, du ciel.

Diplômé de la Vancouver Film School au Canada, Olivier Dury est cinéaste et chef opérateur. Il réalise en 2008 son premier film documentaire Mirages, puis Sous le ciel en 2012. Il écrit aujourd'hui une fiction.

Après Si j'existe, je ne suis pas un autre en 2014, L'Homme qui penche est leur seconde co-réalisation. Ils développent actuellement un essai documentaire de science-fiction situé au Tadjikistan : Sur l'abîme ainsi qu'un film avec les patients du centre psychiatrique de Cadillac : C'est le soleil qui éclaire la lune.

FILMOGRAPHIE

2020 L'homme qui penche, long métrage documentaire, 95'

2014 Si j'existe, je ne suis pas un autre, documentaire, 90'

2012 Sous le ciel, court métrage, 16'

2010 Au nom du Père, de tous, du ciel, documentaire, 50'

2014 Si j'existe, je ne suis pas un autre, documentaire, 90'

2008 Mirages, documentaire, 46'



// À PROPOS DE THIERRY METZ (1956-1997)



Thierry Metz gagne sa vie sur des chantiers : le jour, il amasse des pierres, porte des sacs de ciment, transforme « *une fabrique de chaussures en résidence de luxe* » ; le soir, quand l'épuisement ne l'a pas anéanti, il assemble des mots pour construire des vers qui deviendront poèmes puis recueils. Il vit son travail manuel comme une nécessité intérieure. Il est manœuvre des pierres et du verbe, il ne peut être l'un sans l'autre.

Le Journal d'un manœuvre est le récit poétique de l'un de ses chantiers. Publié par Gallimard en 1990, il rencontre un vif succès de presse et de librairie. Il pose les fondations de son travail ; il y est question de pierres et de mots, de murs qu'on bâtit et de ceux qui les bâtissent. Les conversations des ouvriers deviennent des matériaux littéraires. Les poèmes sont construits comme des saynètes ; ils font émerger des visages et des gestes.

L'homme habite au bord de la nationale 113, à Saint-Romain-Le-Noble près d'Agen avec sa femme Françoise et ses enfants dans cette maison, devenue « tombeau » qui enferme le souvenir de l'enfant perdu.

Les Lettres à la bien-aimée, rédigées durant un stage de maçonnerie, traversées par la douleur, cherchent à reprendre le fil d'une conversation. Les recueils suivants empruntent les mêmes mots dans des phrasés différents, creusent à l'endroit de la peine et ressassent l'amour pour la bien-aimée.

L'homme travaille désormais comme ouvrier agricole, au gré des travaux saisonniers. Il tombe progressivement dans l'alcool. Il part deux fois en cure de désintoxication au Centre hospitalier de Cadillac en Gironde « *pour y redevenir un homme d'eau et de thé* ». Là-bas, il écrit L'homme qui penche, carnet de bord d'un voyage intérieur profondément altruiste. Il se donne la mort trois mois plus tard, le 16 avril 1997, dans sa chambre d'étudiant.

Thierry Metz poursuit de carnet en journal, une écriture qui touche à l'essentiel et dont la sobriété rejoint le cinéma de Robert Bresson. Notes sur le cinématographe, souligné et annoté, était un de ses livres de chevet.

// EXTRAITS DE TEXTES

18 juin. – L'absence va durer. Sortir la terre est la première chose. L'évacuer. Mes gestes n'en désignent pas plus. Ne désignent que la terre. Et plus haut l'habitable. Ce qu'indique le manoeuvre est inscrit dans ce qu'il montre. Besognes, dit-on. Sale boulot. Sans doute mais ici, dans l'à-peu-près, nous avons plus à faire avec les outils qu'on nous donne qu'avec les mots qu'on nous impose. 19 juin. – L'architecte est venu. Homme courtois, direct, il va où ses plans le conduisent. Pas un mot sur la difficulté.

Le Journal d'un manoeuvre (1990)

La journée la plus simple : les gosses, la maison, toi.

Je n'ai que ces mots.

Quelques graines.

Et l'oiseau qui n'arrête pas.

Comment ne pas être ?

Le Journal d'un manoeuvre (1990)

Ecrire ayant vu mort l'enfant n'est plus écrire.

Mais

j'ai vu ce mot inhumain

dit

avant

s'ouvrir

et disparaître.

Dehors.

Entre l'eau et la feuille (1991)



Une petite voix que nous connaissons bien nous rend visite le soir. Une voix d'enfant qui nous raconte ce qui se passe là-bas, comment sont les gens, ce qu'on y trouve. Lentement il nous berce, nous accompagne jusqu'au sommeil, nous ferme les yeux...

Non.

Rien de cela.

Qu'une inépuisable, inexorable absence.

Rien qu'une mort.

Et un nom : VINCENT.

Lettres à la Bien Aimée (1995)

CENTRE HOSPITALIER DE CADILLAC EN GIRONDE, PAVILLON CHARCOT. OCTOBRE 1996.

C'est l'alcool. Je suis là pour me sevrer, redevenir un homme d'eau et de thé. J'envisage les jours qui viennent avec tranquillité, de loin, mais attentif. Je dois tuer quelqu'un en moi, même si je ne sais pas trop comment m'y prendre. Toute la question ici est de ne pas perdre le fil. De le lier à ce que l'on est, à ce que je suis, écrivant.

L'Homme qui penche (1997)

« 31 janvier 1997.

31e jour de la 1997e année.

Rien n'a bougé.

Le mur est intact. Le maçon n'est lié qu'à ce qu'il fait. Et qui tient. Voilé par la mort. Que toute présence nous voile. »

L'Homme qui penche (1997)





graphisme distillé(art)

// FICHE TECHNIQUE

Réalisation

MARIE-VIOLAINE BRINCARD, OLIVIER DURY

Image **OLIVIER DURY**

Son **PHILIPPE GRIVEL**

Montage **QUTAIBA BARHAMJI**

Montage son et mixage **BRUNO GINESTET**

Étalonnage **SERGE ANTONY**

Production **CARINE CHICHKOWSKY (SURVIVANCE)**

D'après les textes de **Thierry Metz**, dits par **Olivier Dury**

Avec les soutiens du CNC, de la Région Nouvelle-Aquitaine, du Département du Lot et Garonne, de Cinéfeel Dotation, de la Procirep - Société des producteurs et de l'Angoa, de la bourse Brouillon d'un rêve de la SCAM - Avec l'appui de l'Agence régionale ALCA, du Bureau d'accueil de tournage du Lot-et-Garonne - Une production Survivance en coproduction avec Studio Orlando et The Shooting.

// CONTACTS

DISTRIBUTION Survivance / Guillaume Morel
guillaume@survivance.net / 06 74 86 38 95

PROGRAMMATION / SÉANCES-DÉBATS La Grande Distribution
Mélanie Simon-Franza / simonfranza.melanie@gmail.com

PRESSE Stanislas Baudry / sbaudry@madefor.fr / 06 16 76 00 96
